



Comme un chien ronge son os

Paul Jullien

Je suis tout seul. Vraiment tout seul. À poil sur ma chaise en plastoc noir, les traces octogonales du repose-fesses s'imprègnent toujours plus profondément dans la chair de mon cul maigre alors que je vous écris ce papelard. On a baisé, il n'y a pas un quart d'heure. Le grand déblocage, fluides gras et transpirations mêlées, odeurs et amours, lèches langoureuses et ongles qui déchirent l'épiderme, tout y a été ; la Fusion. Celle avec un grand F, d'où l'on sort débordant de vie, prêt à tout casser, heureux, les pupilles immenses de la nuit se rétractant devant la lumière artificielle du plafonnier pâle de la cuisine, les yeux collés, les jambes faibles qui tressaillent, la douleur organique, les membres engourdis, ce léger picotement près du cœur, ce cœur qu'on a senti battre lourdement, tellement violemment qu'on le croyait alors dégoulinant de sang à palpiter dans les mains. C'était « l'autre », c'était elle... que je tenais dans mes mains, mes organes dans les siens, les siens dans les miens. On s'éjecte de la chambre, on fume la clope – on dépressurise... Tout se termine sourire aux lèvres. Sourire aux lèvres et seul. Seul mais autre, comme si on avait ramené un bout d'ailleurs, et qu'on se le tapait à bouffer, pareil à un chien qui ronge son os en cachette.

J'ai toujours pensé que j'écrivais avec mon sexe. C'est d'ailleurs ce que je fais en ce moment. Je ne vous ferai pas part des gros problèmes que me valent d'écrire sur un ordinateur, avec Internet et la grande tentation des filles tchèques se faisant salement trombiner par... La grande tentation masturbatoire moderne... d'ailleurs-là, j'écris, et ne serait-ce qu'un quart d'heure après le grand déversoir, j'y pense... ça me trotte l'échine, je sens que les doigts ne sont plus connectés à mon cerveau... les balloches remuent toutes seules... les mâchoires se desserrent... il faut se barrer...

On passe à autre chose... Je me raccroche à l'odeur des fluides qui émane de ma toison, à cette transpiration qui sèche sous les aisselles et me remonte aux narines... ça « renégue » comme on dit chez moi. Écrire avec son sexe, c'est

exactement le corps sans organe, écrire avec sa bite c'est tout à fait la solitude de l'amour, avant, pendant et après. Après et toute l'immensité du temps avec. Bien sûr tout le monde connaît cela. Le plus épris des amoureux du monde connaît cela, cette volonté de fuir au plus loin après que tout soit fini, ce désir suprême que l'on a de ne surtout plus être touché, de fuir en buvant un coup, en fumant une clope, ou en se tirant sur la queue encore raide pour pisser. Qu'on nous lâche ! Qu'on me lâche ! Il faut dire que le remue-ménage organique est violent, que ça secoue, et dans tous les sens. Le cerveau est à l'envers, l'estomac dans les chaussettes, les couilles tamponnent les tempes... Sauvage, barbare, toutes les barrières corporelles, sociales et physiques parties en fumée dans le grand incendie que nous avons provoqué. Le vagin à la place de la bouche ; le foie en extension entre les cuisses, elles-mêmes accrochées comme deux ailes sans plume au milieu du dos ; le cœur cogite ; le pénis qui gicle du fond des yeux ; les neurones poussent au dehors de la cavité et voguent en l'air voluptueusement tels les bras des anémones de l'océan ; le visage dégouline – de la cire fondue perlant dans les mains ; ces mains qui ont l'air des foulditudes de langues éclaboussent de sperme et de cyprine les flammes joyeuses de la solitude binaire ; les yeux-vortex ; le vortex-anus qui pleure de l'humeur ; l'anus-oreille ; les oreilles-pénis ; l'ensemble comme une aura noire et informe nimbée de phosphore ; un Osiris pas encore rafistolé tout droit sorti de l'égout : voilà l'homme sombre pris dans les agréables tourments de la pleine et pure jouissance !

Le tourbillon de toute cette chair explose en mille feux d'artifice liquides et laiteux, sur notre corps décrépi, sur son corps transi, sur tous ces membres noyés dans la nasse du lit, au fond du matelas et collés aux murs. Splach ! ça s'entortille, ça s'essore et ça explose... les morceaux de cellules rampants sur le parquet qui se coagulent à nouveau... tout recommence encore, encore, encore... le corps, régi par les lois du chaos, jaillit sur le rose de la chambre à coucher, sur la grande table en bois de la cuisine. Splach ! Voilà que ça dégouline indélébile sur les alaises, ultimes empreintes des entrailles de l'amour carné. La beauté pure de l'amour carné.

Une fois le tout terminé dans les polyphonies gutturales d'un cri, pareil à un meurtrier au sortir du crime, il faut laver, nettoyer, frotter, que le blanc du mur redevienne blanc, qu'on puisse y voir son reflet morbide, que le corps redevienne corps, que le corps redevienne moi. On lave, on nettoie, on frotte ; peut-on accepter

de voir déambuler de telles machines tourmentées, à l'œil hagard et au vagin torturé dans les rues javellisées de notre modernité ? L'amour, la baise, les parties de jambes en l'air, c'est tout ce qu'il reste du grand frisson de la sauvagerie... Et tout de notre humanité a été fait dans le but de l'étouffer.

L'amour, la baise, les parties de jambe en l'air, c'est encore un plaisir coupable, et cela même pour la personne avec qui vous l'avez partagé. La nana avec qui vous avez baisé il y a un quart d'heure vous prendrait pour un dingue dangereux, si elle vous voyait dans un état libidinal à un moment où il ne faut pas l'être. Le regard cerné qui reprend forme, le sexe pendouillant, marbré de craquelures séchées, les spots blancs formés des frottements, les poils collés sur le ventre, le pubis fourragé, les stigmates vociférant du grand carnage, tout ça n'a clairement rien d'une « belle gueule », tout ça n'entre pas dans les clous. Vous avez honte : de cette claque au cul, d'avoir joui, d'avoir montré vos seins un peu tombant, des insanités truculentes qui se sont évadées de cette bouche salivaire, et de tout, de rien et de n'importe quoi. Vous avez honte de votre animalité. Les dents saignent encore des coups de crocs rageurs dans le cou – vous auriez tant voulu alors que l'autre vous appartienne totalement que vous l'auriez englouti – mais le liquide rouge fait comme de l'acide fongique sur les gencives ; vos doigts sentent les mets charnus que vous avez déglutis avec gourmandise, mais vous ne pouvez pas les renifler, car ces effluves qui aspergent vos narines de cellules marines sont celles totalisantes de la merde humaine. Enfin... ce que vous croyez, à *raison*, être de la merde. Il faut tout remettre en place, correct, pour que ça paraisse normal ; raisonnable. Ne pas en causer, surtout pas. Pour cela, il faut être seul. La solitude pour remettre chaque chose à sa place... comme cela aurait dû y rester.

*

On est le lendemain, je n'ai pas baisé aujourd'hui et hier je n'ai pas fini mon texte. Elle non plus n'a pas baisé. Je me dis que je n'ai pas tort : dans une certaine mesure, j'ai honte de ce texte, en tout cas autant honte de l'avoir écrit que des crachats que je lui ai assénés au visage dans les moments où l'esprit ne permet plus de rationaliser, où l'esprit en termine avec lui-même. J'ai honte mais je continue, à écrire comme à baiser, sans vraiment savoir pourquoi, comme si toutes ces flopees de

mots, de virgules et de formes grammaticales biscornues ne m'appartenaient pas, comme si je ne les avais jamais écrites. En d'autres temps, en d'autres univers peut-être, mais pas moi, pas sur cette Terre, en aucun lieu connu. J'ai honte d'avoir pu retranscrire cet ensemble d'immondices, comme j'ai encore plus honte de l'avoir produit. Pourtant plus mes doigts tapent sur les touches noires et blanches, plus je pressens que quelque chose s'échappe, se transforme au dehors : le bruit des passants, le tressautement des moteurs des camions, les freinages stridents, les démarrages, chacune de ces choses de l'extérieur s'éloigne un peu plus, elles ne forment plus qu'une masse sonore sourde, comme si autour de moi les objets qui semblaient immobiles et les sons continuels commençaient à se mouvoir à toute vitesse, créant une chape brumeuse, indissoluble et virevoltante dans laquelle je ne suis plus que des signes, des mots, une histoire. Je me relis encore, je corrige et j'écris, et je ne suis plus que du sexe, de la baise et des tirades qui les racontent... Cette aura informe nimbée de phosphore, tous ces membres explosés ne sont rien d'autres que moi, un moi ailleurs et fictif, mais un moi quand même, réfléchi par un miroir aux mille facettes, celui de mes sens, celui de la subjectivité propre aux sens. Dans ce texte, comme nulle part ailleurs, ils vivent d'eux-mêmes, pour eux-mêmes, avec la force et le courage de bactéries qui ont survécu aux bombardements de météores sur les sols martiens de la norme. Des bactéries qui se débattent pour respirer, encore, encore un petit peu et pour lesquelles je ne peux, nul ne peut, absolument rien. Mère d'enfants nés dans un charnier, tel est la destinée hasardeuse de l'écrivain.

Les odeurs ont disparu de ma peau, la vue de son cul s'éloigne, mon sexe inanimé gît sur le côté, pourtant en parcourant les écrits de la veille, tout mon vécu s'imprègne de manière plus forte, plus déterminée. Il est là omniprésent, me domine – cette légère odeur aigre-douce s'évaporant de son intimité ; l'odeur d'aisselle, terrible ; le goût aride, presque putride de ma bouche sèche. S'étiolent avec le temps, les teintes acides des fluides de la vie ; les écrits les ont gravés à jamais à coups de mots-pilons et de langueurs syntaxiques sur les virginités de cette page. L'ombre de son corps, les mouvements de son bassin, les pressions qu'elle exerce sur mes hanches... ses mains sur mon torse... ses mots... tout y est, tout est écrit ! Tout y est, et quelque chose en plus ! L'ordinateur est fixé sur mes cuisses, je sens la chaleur du processeur qui turbine à plein régime, le ventilateur fait grand bruit, la carcasse noire

bloque toute érection possible. Et pourtant ! Pourtant, en lisant, je sens au fond de mes entrailles une terrible envie, une envie supérieure à celles que je peux connaître en « vivant » selon l'expression des singes de l'expérience à tout prix.

Oui, écrire la baise, écrire le sexe est supérieur à « vivre » le sexe. Dans cette idée se trouve mon expérience. Pour la simple et bonne raison que l'on ne vit pas lorsqu'on agit. Pas plus qu'on ne peut vivre d'une pure pensée abstraite. À proprement parler, l'action est l'illusion de la vie ; sa pensée une vulgaire ébauche. Imaginez seulement faire l'amour – un amour platonique – et cet acte devient esthétique ou romantique, il revêt tout son prestige, toute sa beauté. Il est passé par le prisme magnifiant de la pensée, mais il se rend de lui-même impossible, frustrant, de l'ordre du fantasme indestructible. Par opposition, vivez le sexe et seulement lui, et cette forme sexuelle débridée, malgré son apparente beauté sauvage, ne peut que se trahir dans de sombres écueils mécanistes, purement carnés, de l'ordre de la reproduction, le cerveau comprimé dans l'étau de l'activité physique, à s'échiner contre le mur d'une triste ruelle ou dans un lit un peu fétide. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut privilégier l'un par rapport à l'autre. L'onaniste idéaliste connaît le même sort que le queutard pragmatique, c'est-à-dire, l'un comme pour l'autre, le néant d'une existence vide ou trop pleine, ce qui en définitive revient au même.

Il faut l'un et l'autre, en même temps, assemblés en un même et unique corpus. La pensée doit créer l'action, puis inversement, pour fusionner, pour faire exploser, dans un bombardement de protons, la vie. Ce qu'il faut, c'est construire sa propre sauvagerie, et non se briser sur les récifs anguleux de la contemplation ou gravir les montagnes inertes de l'activité frénétique. Écrire est la résolution de toutes choses. Écrire c'est ce que toutes choses devraient être : la symbiose de la pensée et de l'expérience, dénuée de sens et de toute morale. Créer sa propre sauvagerie ! Et ne jamais avoir honte de cet enfantement. Je n'aurai plus honte, j'en fais le serment. Car la honte c'est l'enfer, l'enfer des autres.

J'en connais de très nombreux, de ceux qui croient que vivre est un geyser de fêtes ; de discussions tordantes et totalement galvaudées par la bienséance, la morale qui interdit même aux amis d'aborder les sujets de la manière la plus crue ; d'apéros salaces avec le gros Bob qui cause des gros seins flasques de sa meuf ; des problèmes

de gode de Cécile ; de la grosse bite de son petit copain. Ah ! Ah ! Ah ! Qu'est-ce que c'est drôle ! Passionnant. Ces gens-là ne connaissent que la honte, et abrités de leurs effets faussement comiques, ils se cachent de leurs propres ventres, ils se vautrent dans la pornographie. Par amour de ce qu'ils croient être dur comme fer la réalité – une réalité baignée dans l'hygiène et le ressentiment –, ils culpabilisent de ce qu'ils ne peuvent pas vivre, de ce que jamais ils ne pourront créer.

Si c'est cela vivre, je n'aime pas vivre. Ce genre-là actionne avec force et honneur la grande pompe à pétrole, mécanique et aliénante, de l'agitation inutile. Le néant. Si c'est cela vivre... Ils sont les baiseurs de l'impensée, de la pure et simple reproduction du vide pour le vide. D'ailleurs eux-mêmes l'avouent sans peine, dans une rancœur à peine voilée, s'exercer à la moindre chose qui s'écarte de la norme et de leurs foutues morales, c'est commettre un acte de sacrilège contre l'existence elle-même ; respirer une idée et la mettre en œuvre en un souffle, c'est s'époumoner face à la mort. Ils vous le reprocheront. Bukowski parle alors de l'ultime art de la médiocre classe moyenne (j'ai rajouté médiocre, pas sûr que ça fasse honneur au vieux dégueulasse). Ils pensent, et vous le pensez peut-être aussi, qu'écrire, peindre ou je ne sais quoi encore, c'est être détaché d'une réalité, une réalité pour laquelle, bien sûr, on ne donne jamais aucune définition. « Ils vous tueront pour ça... » Vous, écrivains, peintres, baroudeurs, devenez alors, injustement, les chantres de l'idée détachée de toute expérience, à une époque où l'essentiel, c'est le palpable, le craquement du billet, l'orgasme bruyant dans les chiottes de boîtes, le bruit assourdissant de la techno dans l'encéphalogramme ; l'époque où l'utopie n'est bonne que *six feet under*, où le rêve doit se borner à n'être qu'un simple outil d'interprétation, où l'étrangeté – ou plutôt ce qui paraît étrange – ne revêt aucune forme de réalité. Dans la cohue, les cris de la mère, de la famille, des amis déjà mariés, des futurs et si heureux parents raisonnent dans vos oreilles et sont autant de lames empoisonnées que l'on enfonce dans votre propre chair : « Mais, il faut être un peu pragmatique, TU NE PEUX PAS CONTINUER COMME ÇA ! ». Continuez et c'est le meurtre social qui vous attend.

Une seule idée me vient alors, et elle ne m'est pas donnée par le tout-puissant, je vous la sors tout droit de l'Expérience (la mienne), de ce que les autres appellent la vie, celle qui me fait me morfondre à pondre des textes, et qui me force à me faire brûler le haut des cuisses par mon vieil ordi : et si créer le sexe, le penser comme

étant une réelle sauvagerie dénuée de sens, était l'unique moyen de le vivre ? Allons plus loin : et si écrire le sexe, la torture, la souffrance ou n'importe quoi, en bref écrire la vie (mais je pourrais dire peindre pour un peintre, composer pour un musicien, ou toute autre forme de créativité alliant travail et entrailles), c'était finalement, vivre – vivre réellement, s'entend – cette putain de vie ?